



Jacques Fabrizi

UNE VIE PAR DÉFAUT

roman

10¹⁴

Cent Mille Milliards

Une vie par défaut

Jacques Fabrizi

Une vie par défaut

roman

10¹⁴

Cent Mille Millions

*Les ouvrages édités par Cent Mille Milliards
sont imprimés à la demande
par un établissement certifié Imprim'Vert
sur papier labellisé FSC.
L'expédition en librairie est aussitôt faite
par Hachette Livre Distribution.*

*L'impression à la demande
est un choix technologique et pratique
(zéro retour, zéro stock,
zéro pilon, zéro indisponibilité)
et un atout essentiel
pour la protection de l'environnement
grâce à sa faible empreinte carbone.*



« C'est naïtre qu'il aurait pas fallu. »
Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*

UN

Un homme d'âge mûr, les cheveux poivre et sel, le regard sombre et le visage fermé, semblait préoccupé par de curieuses pensées. Il conduisait sa voiture en prêtant néanmoins attention au concerto d'Alban Berg *À la mémoire d'un ange*. Il connaissait la genèse de cette œuvre, en particulier la méditation autobiographique que le compositeur avait mise à fleur de notes en y joignant un hommage posthume à Manon Gropius dont le décès prématuré l'avait profondément bouleversé. L'adagio final du second mouvement s'acheva. L'homme ressentit les coups fatals de la mort à travers l'effervescence du jeu violonistique éblouissant, jusqu'au moment où tout bascula avec la demande de délivrance évoquée par un choral de Bach, « *Es ist genug* », « C'est assez », qui suscita un apaisement tonal presque religieux...

L'homme n'eut pas immédiatement conscience de son caractère prémonitoire.

Il était près de quatorze heures ce jeudi-là, le dernier accord s'estompa, et le *jingle* de France Musique retentit.

Federico Pratola fut ramené à la réalité. Il roulait vite. Le feu tricolore situé à proximité de l'Hôtel-Dieu passa au rouge et l'obligea à freiner brusquement. Il était pressé de se rendre au chevet de sa mère qu'il avait dû hospitaliser la veille en urgence pour un œdème aigu du poumon. Aussi paradoxal que cela pût paraître, il était son médecin mais aussi son fils, ou plutôt son fils mais aussi son médecin ; étonnamment, il en oubliait parfois l'ordre naturel des choses. Il avait, malgré lui, enfreint les règles élémentaires du code de déontologie médicale. Il aurait pu décider qu'il en soit autrement ; sans doute, mais c'était sans compter sur l'autoritarisme de sa mère. Il avait manqué de détermination et cédé à la facilité par lâcheté et par peur du conflit. Il aurait pu s'opposer à cet ordre des choses, même si « ordre » n'était pas le terme adéquat, car cela l'avait plutôt plongé dans un certain « désordre » psychique. La réponse n'était pas évidente et surtout pas sans équivoque.

Il ne savait plus avec exactitude comment tout cela s'était agencé. Dans son souvenir, cela avait débuté comme ça. Après le baccalauréat, il avait été dans une totale indécision, ne sachant quelle orientation choisir. À l'âge de quinze ans, il fut gravement malade et passa près d'un an dans un centre de rééducation fonctionnelle

et de réadaptation. C'est pourquoi il décida plus tard d'intégrer l'Institut de kinésithérapie. Cependant, le coût exorbitant des frais de scolarité l'en dissuada. Il sortit de l'établissement assez dépité.

À ce moment précis, il croisa un de ses amis qui se rendait au secrétariat de la faculté de médecine pour retirer un dossier d'inscription. Faire médecine, Federico y avait bien songé, mais ces études lui paraissaient d'une ambition déraisonnable en regard de sa condition sociale, si bien qu'il en avait abandonné l'idée avant même qu'elle lui effleura l'esprit. Il éprouvait une piètre estime de lui-même depuis le jour où, après l'obtention du brevet des collèges, son professeur principal lui avait prédit un avenir professionnel peu glorieux ; selon lui, il pouvait espérer être chaudronnier ou vendeur dans un grand magasin, précisant qu'au mieux il terminerait sa carrière comme chef de rayon.

Or ce jour-là, il accompagna son ami, sans réfléchir, sans se poser de questions, lui qui s'en posait sans cesse, naviguant en permanence en mer de doutes. Pour Federico, ce choix semblait sans réelle importance. Il était prêt à faire n'importe quoi pour ne pas aller travailler à l'usine comme son père. Il ne gardait pas un très bon souvenir de ses jobs d'étudiant. Il considérait que c'était un passage obligé qui n'avait eu qu'un seul objectif, celui de l'en dégoûter pour le reste de sa vie et l'inciter coûte que coûte à s'orienter sur une autre voie.

Aussi, lorsqu'il annonça à ses parents qu'il s'inscrivait en médecine, ils en éprouvèrent une telle fierté, un tel orgueil, que par la suite, son cursus universitaire achevé, il leur aurait paru incongru que leur fils prétende exercer sa profession ailleurs qu'à proximité de chez eux. Son installation, ils l'attendirent avec une impatience difficilement contenue, et toute décision contraire aurait été perçue comme un affront, une vexation, une trahison. À plusieurs reprises, Federico exprima son souhait de créer ou de reprendre un cabinet médical dans une autre région, mais sans attendre la fin de sa phrase, sa mère lui avait rétorqué en patois bergamasque de manière sentencieuse et sans appel : « *To mia pagat i stöde sūdà sanch e aqua per che te ndaghet a sistemat a Biribi-les-Oies !* »¹ Avait-il argumenté, manifesté son opposition ? Il ne s'en souvenait plus. Mais, même s'il n'avait pas accepté cette situation, il ne s'y était pas formellement opposé.

S'opposer à sa mère... La simple évocation de cette pensée lui fit un drôle d'effet. Federico vit son regard d'acier, d'une grande sévérité, dans lequel il n'avait longtemps discerné que de la méchanceté teintée de quelques touches de perversité. Un regard auquel, enfant, il n'avait jamais pu se soustraire et auquel il avait obéi sans mot dire, mais non sans la maudire. Son regard dont la simple évocation le plongeait inéluctablement dans

1 « Je ne t'ai pas payé des études en suant sang et eau pour que tu partes t'installer à Biribi-le-Oies ! »

une atmosphère empreinte de nostalgie, de solitude et d'infinie tristesse.

Sur la route de l'hôpital, il appela le service de réanimation dans lequel sa mère était hospitalisée, préférant annoncer sa venue plutôt que de faire les cent pas devant la porte de l'unité de soins intensifs en attendant qu'une infirmière ou une aide-soignante vienne l'accueillir et l'accompagner à son chevet :

— Bonjour, je...

Une voix féminine lui répondit :

— Oui, un instant s'il vous plaît...

Puis il l'entendit poser le combiné téléphonique et poursuivre une conversation en cours sur un autre poste, sans prendre la précaution de le faire patienter en lui imposant une de ces insupportables mélodies. Il s'était du reste souvent demandé ce qu'en aurait pensé Mozart ou Vivaldi si on leur avait infligé un extrait de la *Petite musique de nuit* ou des *Quatre saisons* dans ces sonorités synthétiques et nasillardes.

Nul doute que dans le cas présent, Federico Pratola aurait préféré subir ces nuisances acoustiques à ce qui allait suivre. Il se trouva involontairement amené à écouter une conversation qui, de prime abord, ne lui semblait pas destinée. Mais était-ce vraiment involontaire ? N'avait-il pas, quoi qu'il en fut, toujours le choix ? Il aurait pu ne pas prêter l'oreille à ce qui était en train de se dire entre ces deux interlocutrices dont il ignorait

l'identité ; ne pas faire attention à cet échange qui, après tout, ne le concernait pas ; écouter sans écouter ; se laisser distraire par le spectacle de la rue ; penser à autre chose en attendant que l'infirmière mît fin à l'appel en cours et finît par lui répondre. Au contraire, poussé par une curiosité de mauvais aloi, il tendit une oreille indiscreète. Les propos s'en trouvèrent alors comme amplifiés. Et bien qu'ils ne lui fussent pas destinés, ils ne manquèrent pas de l'interpeller et de l'intriguer :

— Allô, je suis bien au domicile du docteur Pratola ?

— Oui, je suis sa fille...

— À l'appareil, l'infirmière du service de réanimation de l'hôpital. Je suis au regret de vous annoncer le décès de votre grand-mère.

Laconique. L'annonce était ânonnée sur un ton monocorde sans aucune inflexion dans la voix, sans emphase, sans fioritures. Au diable les trémolos. Fichtre ! Pourquoi se compliquer la vie quand on peut faire simple ? Pourquoi s'embarrasser d'empathie ou de sentimentalisme ? Pourquoi s'embarlificoter dans un psychologisme courtois ? Cinglant. Tout était dit en un minimum de mots. En toute franchise et sans aucun détour. Sans compassion. D'une redoutable et implacable efficacité.

Après la sidération et le silence vinrent les pleurs. Quelle autre réponse espérer après une telle annonce ? Les larmes... C'était celles de sa fille, mais Federico ne réagit pas. Il ne réalisa pas. Les circonstances avaient

conféré à la scène un caractère d'irréalité, et il se mit à douter de la véracité des propos qu'il venait d'entendre. Instinctivement, comme on se frotte les yeux devant un spectacle insoutenable, il se tritura les oreilles pour être certain d'avoir bien entendu.

Sa fille chercha à se reprendre et à masquer le trouble qui l'avait soudain envahie jusque dans la voix :

— Quand – il l'entendit se mettre à pleurer – quand est-ce arrivé ?

— Il y a quelques instants...

Federico entendit sa fille sangloter. Des sanglots troublants et déconcertants qui lui parvinrent de façon indirecte et lui donnèrent l'étrange impression que cela ne le regardait pas. Il aurait voulu manifester sa présence, crier pour que tout ceci s'arrêtât, mais il resta coi. Pourtant, ne s'agissait-il pas de sa fille ? Ne s'agissait-il pas de la mort de sa mère dont il était question ? N'aurait-il pas dû être le seul destinataire de cette annonce ? Au lieu de cela, il demeura stupéfié, pétrifié, sans parvenir à s'immiscer dans cette insupportable conversation et à l'interrompre. Certes, il s'attendait à cette nouvelle, tout en espérant que l'échéance fût différée. Il demeura impassible, effaré, abasourdi par cette révélation que, de toute évidence, il refusait d'accepter. Il éprouva l'envie de hurler : « Non ! Non ! Pas aujourd'hui ! Pas ici ! Pas maintenant ! » Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Aucune parole. Comme si elles s'étaient

figées au bord de ses lèvres. Non ! Pas aujourd'hui et surtout pas maintenant alors qu'il était en chemin pour se rendre à son chevet.

Après la sidération et le déni survinrent l'incertitude et le questionnement. Et des questions, il lui en venait plein la tête, des questions sans réponses qui renforçaient un doute dans lequel il baignait en permanence et qu'il qualifiait en plaisantant de « nietzschéen ». Il n'avait pas toujours les mots pour exprimer le trouble qu'il éprouvait ; alors il se taisait, se renfrognait et s'éteignait, surtout face à sa mère. Il ne comprenait pas pourquoi elle ne l'avait pas attendu, préférant mourir seule plutôt qu'en sa compagnie.

Longtemps, il avait redouté ce moment : vivre la mort de sa mère. Cependant, à cinquante ans révolus, Federico ne devait-il pas se sentir à même de faire face à cet événement sans en être trop affecté ? À maintes reprises, il avait envisagé cette éventualité comme pour se familiariser et il considérait que, tout compte fait, le destin lui avait laissé assez de répit pour se préparer à endurer cette épreuve avec une certaine distanciation. Du moins, c'était ce qu'il pensait, et sans doute était-ce présomptueux.

Depuis sa plus tendre enfance, la mort, surtout celle de sa mère, le hantait. Il avait grandi avec cette crainte même si, paradoxalement, comme tout un chacun, il la lui avait parfois souhaitée, la mort. Il avait beau se

répéter à l'envi, comme pour s'en convaincre, qu'elle n'est qu'un aléa dans l'ordre naturel des choses, qu'elle fait partie intégrante de la vie, qu'elle n'en est que l'aboutissement, le terme ultime... Toutes ces considérations de bon sens, d'une grande banalité, d'une irréfutable vérité pour autrui, se révélaient difficilement concevables dès qu'il s'agissait d'un être cher, *a fortiori* de sa mère. La méditation sur la mort et le nécessaire questionnement à propos du sens de la vie étaient devenus pour lui, au fil des ans, une de ses préoccupations majeures. Il avait lu sans modération quantité d'ouvrages philosophiques, anthropologiques et historiques traitants de la mort et de ses représentations, de la finalité de l'existence et de son inquiétante étrangeté, estimant à tort que ces lectures effrénées l'aideraient en temps opportun à se confronter de manière apaisée à celle de sa mère. Cette érudition littéraire avait conforté ses convictions métaphysiques sans parvenir à atténuer ce sentiment d'intranquillité qu'il éprouvait face à ce qui demeurait à ses yeux une énigme. L'instant fatidique venait d'advenir et sa culture ne semblait d'aucun secours pour traverser le réel immédiat dans son épaisseur ordinaire et sa tragique puissance.

De longue date, Federico avait pris conscience, au début de manière latente puis de plus en plus manifeste, qu'il était angoissé par la mort, mais il ne s'en expliquait pas les raisons. S'agissant de celle de sa mère, cela devenait irrationnel. Confronté à cette triste réalité,

il constatait que rien ne s'était passé comme il l'avait prévu. Que rien ne s'était déroulé comme il l'avait projeté ou espéré. Mais jamais, au grand jamais, il n'avait imaginé être en retard pour cette dernière séquence de vie alors qu'elle revêtait à ses yeux un caractère essentiel. Il tenait absolument à être à son côté et à l'accompagner lors de son dernier souffle, et force était de constater qu'il n'y était pas. Il devait se résoudre à l'admettre, même s'il s'en trouvait affecté au plus haut degré. Quelle désillusion ! Quelle déception ! Quelle frustration !

En outre, il était décontenancé par la façon dont il avait appris son décès, indirectement, par ouï-dire comme s'il avait écouté aux portes. Il en était bouleversé, révulsé. Entendre ainsi sa propre fille désespérée à l'autre bout du fil sans pouvoir la serrer dans ses bras pour la consoler et partager avec elle ce moment de peine et d'émotion le plongea dans un profond désarroi et lui laissa un goût amer. Il se désola de constater que dans un cas comme dans l'autre, il n'était pas au bon endroit, au bon moment.

Il avait toujours éprouvé la curieuse sensation de ne pas être en phase avec le présent. Cela lui donnait l'impression que sa vie ne lui appartenait pas ; qu'il n'en était qu'un simple observateur, certes privilégié, mais sans aucune possibilité d'en modifier le cours. Comme si, en réalité, cette existence n'était pas la sienne, mais celle d'un « Autre ». Un « Autre », à la fois proche et éloigné, connu et méconnu, familier et étranger. « Autre », qu'il

côtoyait depuis toujours avec cette bizarre impression d'avoir deux esprits, deux consciences qui se partageaient sa personnalité. Lui et son double. Lui et son contraire. Lui et son rival. Son reflet et son contradicteur intime, le témoin de son désordre intérieur. Quand l'un l'emporte, l'« Autre » est inhibé. Quand l'un est triste, l'« Autre » est joyeux. Quand l'un est aimé, l'« Autre » est détesté. Pourtant, songeait Federico, ne sommes-nous pas tous structurés ainsi, selon un mode binaire, duel, qui cherche à reproduire l'ambiguïté de la nature, à savoir une harmonie des contraires ? Cette duplicité de pensée exacerbe le sentiment de culpabilité, sentiment que lui-même connaissait bien, pour l'avoir si souvent éprouvé, sans trop savoir pourquoi il devait se sentir fautif ou se repentir. Ce perpétuel besoin de devoir sans cesse demander pardon et de toujours vouloir s'excuser était devenu à la longue oppressant. De quoi, au juste, devait-il s'excuser ? De quels délits se serait-il rendu coupable ? Quels péchés devaient l'amener à résipiscence ?